Jean-Jacques Rousseau : celui qui dit « je »

Autor(en): **Mœckli, Jean-Marie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **65 (1961)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549868

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

celui qui dit « je »

Jean-Jacques Rousseau nous dit dans les *Dialogues* que toute son œuvre n'est qu'un autoportrait ; il chérissait la *Nouvelle Héloïse,* le *Contrat social,* l'*Emile,* dans la mesure, écrivait-il, où il parlait de lui-même. C'est donc à la propre invitation de notre auteur que nous nous rendons lorsque nous appelons Jean-Jacques Rousseau « celui qui dit *je* ». [1]

Rousseau est le premier écrivain, en effet, à s'être choisi délibérément comme matière de son œuvre, et l'on ne saurait apporter à cette affirmation que des objections partiellement fondées : les *Confessions* de saint Augustin sont le journal d'une conversion ; les *Essais* de Montaigne constituent, dit Rousseau, le profil d'un visage, et non un portrait. Car c'est son portrait intérieur que nous fait l'auteur des *Confessions.* Montaigne était assuré que, chaque homme portant en soi la forme entière de l'humaine condition, le portrait d'un homme, le sien, était celui de tout le monde. Or Rousseau est persuadé de son unicité : le moule a été brisé après lui, affirme-t-il.

D'ailleurs, la faveur des lecteurs ne va plus depuis fort longtemps qu'à celles de ses œuvres qui sont essentiellement autobiographiques : les *Confessions* (et encore pour les six premiers livres seulement) et les *Rêveries.* Même un roman comme la *Nouvelle Héloïse,* si répandu au XVIIIe siècle, est devenu lecture de spécialistes.

1 Le présent travail, conçu tout d'abord comme une conférence destinée aux élèves de l'Ecole cantonale de Porrentruy, ne vise aucunement à l'originalité. De nombreux emprunts ont été faits aux ouvrages de Marcel Raymond et de Jean Starobinski cités en dernière page.

Rien d'étonnant donc si Jean-Jacques, l'homme, l'individu est au centre de toutes les recherches sur Rousseau ; rien d'étonnant non plus s'il est resté si vivant : son œuvre le prolonge.

* * *

Après la publication de son deuxième *Discours,* sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, où il relevait les déchirements de l'individu dans la société, on attendait que Rousseau résolve les problèmes qu'il avait posés. Quelques années plus tard, il rendait compte de ses travaux, de ses réflexions et de ses expériences au triple point de vue du sentimental, du social et du pédagogique. Mais ce n'est pas dans ses écrits seulement qu'il donne réponse : la plus éclatante, la plus chargée de vérité et la plus exemplaire de ses démonstrations, ce sera sa vie. Nous savons bien que sa « réforme » personnelle est un échec, parce qu'elle n'est pas complète et qu'il biaise encore avec la société qu'il combat, et dont il accepte encore l'accueil. Mais le succès de cette tentative importe peu à notre dessein ; l'essentiel est que nous sachions ceci : Rousseau veut faire de sa personne et de sa vie un monument pour l'édification des hommes. Et lorsqu'il constatera que ses actes, comme ses écrits, sont mal interprétés, dénaturés, que la statue qu'il fait de lui-même n'apparaît que défigurée à ses contemporains, alors il entreprend de s'écrire, et ce seront les *Confessions ;* et les lectures qu'il fait de son livre dans les salons étant mal reçues, il recommence sa définition de lui-même dans les *Dialogues ou Rousseau juge de Jean-Jacques,* puis dans les *Rêveries,* et il ne cesse d'écrire à ses amis, leur proposant la véritable image de Jean-Jacques dans de longues lettres ; tous ces témoignages, s'ils diffèrent bien souvent dans les détails, apportent sur leur auteur les mêmes vérités, que nous essaierons de cerner aujourd'hui.

Il n'est pas sans intérêt de savoir quand et comment Rousseau a décidé d'écrire ses mémoires : les intentions souvent éclairent l'œuvre. Pour celui qui est épris de solutions faciles et d'explications simples (mais toutes les choses simples sont fausses quand on parle de Rousseau), il y a le fameux libelle calomnieux et anonyme intitulé *Le Sentiment des Citoyens,* que Rousseau attribue alors au pasteur genevois Vernes qui s'est déclaré son ennemi depuis la publication de l'*Emile,* mais qui est de Voltaire, libelle qui dénonce l'abandon de ses enfants. Rousseau commence par nier, puis il déciderait de se disculper dans des mémoires. Nous sommes à la fin de 1764. Or, ce projet de mémoires, voici longtemps qu'il y pense. A fin 1761 déjà, son libraire Rey lui demande une histoire de sa vie pour mettre en tête de ses œuvres, et en janvier 1762, il écrit quatre lettres à son ami M. de Malesherbes, dans lesquelles il trace son propre portrait, première ébauche des *Confessions.* En outre, il ne nous est pas interdit de remonter au delà de cette date ; des fragments autobiographiques antérieurs semblent

tenir lieu de pierres d'attente. De fait toute la vie et toute l'œuvre de Rousseau sont comme une douloureuse tentative de justification dont les *Confessions* ne constituent qu'une forme particulièrement claire.

J'ai parlé tout à l'heure des lectures que Rousseau a faites de ses *Confessions*. Les premières se situent à fin 1770, confidentielles, chez le marquis de Pezay, puis chez le poète Dorat. D'autres se suivent, devant le Prince de Suède et, la même année 1771, chez la comtesse d'Egmont ; il s'agit cette fois de la lecture des six derniers livres, où Rousseau traite de ses relations avec la coterie holbachique, comme il appelle le clan des philosophes. Mme d'Epinay alors s'inquiète et demande au lieutenant de police d'interdire ces séances. En 1782, paraît la première édition, à Genève, aussitôt suivie d'une contrefaçon neuchâteloise, contrefaçon si habile que bien des amateurs s'y laissent prendre.

Nous disposons de trois manuscrits pour les *Confessions*. Comme c'est souvent le cas, cette richesse ne laisse pas de créer des difficultés aux éditeurs. En premier lieu le manuscrit de Genève. Rousseau l'avait confié quelques jours avant sa mort à son ami Paul Moultou ; il passa entre les mains du fils de Moultou, puis de ses héritiers qui le léguèrent en 1882 à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, où il se trouve encore. Le manuscrit dit de Paris était resté entre les mains de son auteur jusqu'à sa mort, et, aux dires de Thérèse Levasseur, le marquis de Girardin l'avait subtilisé alors qu'on procédait à l'autopsie ; ledit marquis refuse de rendre ce précieux document, malgré les injonctions de Thérèse, mais, lorsque la Révolution éclate, que Rousseau devient héros national et que sa veuve a l'audience des pouvoirs publics, il cède enfin et Thérèse Levasseur remet ce texte des *Confessions* à l'Assemblée nationale, qui le fait relier dans une somptueuse couverture de maroquin rouge et le conserve dans sa bibliothèque. Reste le manuscrit de Neuchâtel, qui ne comprend que les quatre premiers livres, et que Rousseau avait envoyé à son ami Du Peyrou en 1767 ; depuis la mort de ce dernier, ce texte se trouve déposé à la Bibliothèque de la Ville, à Neuchâtel. Il va de soi que ce dernier manuscrit est moins intéressant pour l'édition des *Confessions,* puisqu'il est relativement ancien ; le texte le plus sûr et le plus complet est celui du manuscrit de Genève. Pourquoi, me demanderez-vous, Rousseau copie-t-il successivement, parfois même simultanément, le même texte ? C'est qu'il se sentait, qu'il se croyait entouré d'ennemis acharnés à sa perte, capables de tout pour supprimer cet ouvrage compromettant, ou tout au moins pour en altérer le sens, et qu'il voulait être sûr qu'une de ses copies au moins leur échapperait. Le psychiatre y verra autre chose : l'auteur ayant conçu les *Confessions* comme un miroir de lui-même, il cherchera à le multiplier, ou tout au moins à en maintenir la pureté inaltérable ; d'où le soin minutieux, touchant et presque puéril que Jean-Jacques mettait à calligraphier dans sa mince écriture la moindre de ses œuvres.

Et celui qui se méfie des interprétations psychologiques ajoute que c'est là peut-être une habitude de l'apprenti graveur et du copiste de musique.

Vous voyez où pourraient nous conduire ces quelques précisions sur les manuscrits et les éditions si nous étendions notre enquête aux *Lettres à M. de Malesherbes,* aux *Dialogues,* aux *Rêveries ;* cela nous conduirait, malgré les détours, tout droit à Jean-Jacques. Mais prenons un chemin plus direct et ouvrons les *Confessions* à la première page, où l'auteur nous dit ses intentions.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'éxemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connois les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jetté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra : je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voila ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savois avoir pu l'être, jamais ce que je savois être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là. *(Confessions,* I, p. 5. Edition La Pléiade)

Cri d'humilité orgueilleuse comme peu d'écrivains ont osé en pousser ; orgueil qui va jusqu'à préjuger l'avenir : « ...et dont l'exécution n'aura point d'imitateur ». Ce préambule est connu en 1778 déjà, et excitait la verve des ennemis de Jean-Jacques. En 1783, Servan ironisait : « On ne verra plus, si Dieu n'y met ordre, que confessions ingénues et pénitents innocents, finissant toujours par se donner gracieusement l'absolution à eux-mêmes pour mieux la refuser aux autres. » Le critique Laharpe parle d'« arrogance insensée », et Walpole : « un délire calculé, l'arrogance dans l'humiliation de soi-même, une confusion qui se tourne en bravade ». Nous comprenons mieux ce ton, nous qui savons que ce texte fut rédigé en 1768, au retour d'Angleterre, dans une de ses crises les plus aiguës de délire de la persécution. Mais laissons cette

forme d'interprétation et d'explication, intéressante, enrichissante même lorsqu'on la fait surgir des textes, mais qui devient infiniment dangereuse quand elle veut diriger la lecture.

Ecoutons plutôt Jean-Jacques qui dit à M. de Malesherbes dans sa première *Lettre :* « Personne au monde ne me connaît que moi seul »; et plus loin : « ...je mourrai plein d'espoir dans le Dieu Supreme, et tres persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi. » La même idée dans une lettre à Mme d'Epinay, en 1757 déjà, et en bien d'autres endroits. Cela semble donc une idée-clef, qui vaut la peine que nous nous y arrêtions.

Rousseau affirme dans un cri dont nous sentons qu'il part des profondeurs de son être son unicité totale. Celui qui dit « moi seul » se targue d'une originalité absolue, et se met par là même en opposition avec la société : il refuse d'obéir à ses normes, c'est un révolté. Mais en se proclamant ainsi affranchi des normes sociales, et en cherchant à légitimer cet affranchissement, il devient le fondateur d'une nouvelle norme, l'archétype de l'homme selon la nature. Ce n'est d'ailleurs qu'à ce niveau élevé qu'il y a véritablement révolution. En proclamant qu'il n'aura pas d'imitateur, Rousseau engendre sa descendance.

Une fois mieux compris ce « moi, moi seul » obsessionnel, une fois la première surprise passée, et, disons-le, une fois opéré ce premier mouvement de recul, revenons à ce texte où Jean-Jacques nous dit ses intentions : se montrer aux hommes dans toute sa vérité, dans toute la vérité de la nature, et leur donner un exemple, et aussi se justifier. Avouons-le, la tentative d'édification tourne court, et l'autojustification devient très vite l'essentiel. Pourquoi, nous essaierons de le voir bientôt. Retenons pour l'instant cette prétention de faire le portrait d'un homme dans toute sa vérité.

Mais ce portrait n'a-t-il pas déjà été fait ? La Fontaine, et Molière, et Racine n'ont-ils pas dressé ce tableau ? Non, nous dit Rousseau, parce que ceux-là ont cherché leur modèle chez les autres, et que les autres sont inconnaissables : « Nous ne voyons ni l'âme des autres, parce qu'elle se cache, ni la nôtre, parce que nous n'avons pas de miroir intellectuel » *(Lettres morales)*. Et il affirmera toute sa vie que les autres ne le connaissent pas pour ce qu'il est : « De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauraient changer mon être, et malgré leur puissance et malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis » *(Rêveries,* 8e promenade) ; « Si les autres veulent me voir autre que je suis, que m'importe ? L'essence de mon être est-elle dans leurs regards ? » *Histoire du précedent ecrit)*. Cette crainte — qui devient assurance, à mesure que les années s'écoulent — qu'a Jean-Jacques de n'être pas compris, nous la trouvons en lui aussi loin que nous pouvons remonter : la première lettre que nous ayons de lui, et qu'il envoie à

un jeune camarade non identifié, contient déjà cette plainte : tu me juges mal. Quel document intéressant, ainsi que cent autres qui datent de bien avant la crise de 1757, à l'usage de ceux qui voient dans les Encyclopédistes les seuls ennemis de Rousseau ; son premier ennemi n'est-il pas cette méfiance vis-à-vis d'autrui, qui tournera plus tard à l'obsession lorsqu'elle trouvera dans l'hostilité de Voltaire et de ses amis un aliment convenable !

Ce voile qui nous obscurcit aux yeux d'autrui, Jean-Jacques en a fait très tôt l'expérience. Chacun connaît ce passage célèbre des *Confessions :* il est en pension chez le pasteur Lambercier, il a sept ans environ, et on l'accuse d'une faute qu'il n'a pas commise, et parce que les apparences sont contre lui, il est puni :

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être aujourdui puni derechef pour le même fait. Hébien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni cassé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, et que je n'y avais pas même songé. (Pléiade, *Confessions* I, p. 19)

Et pourquoi autrui veut-il se dissimuler, si ce n'est par crainte, parce qu'il se sait mauvais : « Tous mettent leur être dans le paraître », dit-il dans les *Dialogues.* Mais lui, Jean-Jacques, ne craindra pas de se dévoiler, parce qu'il se sait bon, et aussi parce que les moments où deux êtres sont transparents l'un à l'autre sont les plus beaux moments, ceux de l'amitié et de l'amour : « Si j'imagine bien les cœurs de Julie et de Claire, écrit-il à Mme de La Tour à propos de la *Nouvelle Héloïse,* ils étaient transparents l'un pour l'autre. » L'opacité des êtres l'effraie ; c'est ainsi qu'on peut considérer les *Confessions,* et toute son œuvre, comme un immense effort vers la transparence à soi-même, et cette œuvre sera le miroir intellectuel qu'il tendra aux hommes afin qu'ils se connaissent. De plus, cette ascèse le conduit à devenir lui-même, car « quiconque a le courage de paraître ce qu'il est, deviendra tôt ou tard ce qu'il doit être » *(Lettre à Sophie).*

Nous voilà maintenant au cœur de l'entreprise, qui au début lui sembla si facile, et dont il dira plus tard, dans les *Rêveries :* « Le *Connais-toi toi-même* du temple de Delphes n'est pas une maxime si facile à suivre que je l'avais cru dans mes *Confessions.* » Rousseau répond par avance à ceux qui doutent même qu'on puisse se connaître : « Nul ne peut écrire la vie d'un homme que lui-même. Sa manière d'être intérieure, sa véritable vie n'est connue que de lui » ; il ajoute bien aussitôt qu'« en l'écrivant il la déguise », mais lui, Rousseau, se peindra tel qu'il est, ses *Confessions* seront une première pierre à l'édifice de l'humanité future : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple. » Mais comment expliquer alors que ce qu'il refuse aux autres, la connaissance de soi, il se l'accorde ? C'est que ses voies sont

nouvelles, et l'analyse psychologique rationnelle n'entre guère dans ses moyens ; Rousseau ne prend pas de recul vis-à-vis de lui-même, comme le peintre pour son modèle, il s'embrasse au contraire du plus serré qu'il peut, il se saisit ; il se connaît par une intuition de soi, il se sent plutôt qu'il ne se voit ; se connaître est pour lui se sentir. C'est ici un point de rupture avec la psychologie classique : Rousseau ne définit l'homme ni par ses actes, ni par ses écrits, mais par ses sentiments : « ...il faut expliquer les discours d'un homme par son caractère, et non son caractère par ses discours » (Lettre à Mme de Verdelin, 1760). Nous avons bien lu : « ...il faut expliquer les discours d'un homme par son caractère, et non son caractère par ses discours », et non pas l'inverse. Voici qui donne toute licence au lecteur, mais encore faut-il qu'il connaisse Jean-Jacques pour le bien lire ; or, pour le bien connaître, il faut l'avoir bien lu, et nous n'en sortons plus... Vaine rhétorique ! Ce que Rousseau attend de son lecteur, de son juge, puisqu'il l'institue tel, c'est la compréhension, la sympathie dans son sens le plus fort. Que nous le lisions comme s'il était notre ami qui nous laisse ce témoignage de lui-même, au fond comme si nous étions lui. Jean-Jacques se connaît par intuition de soi, tel il se décrit, tels nous devons le lire et le connaître, par intuition de lui.

Rousseau donc refuse le témoignage de ses actes pour ne reconnaître que celui de ses sentiments : « Il y a des moments d'une espèce de délire où il ne faut pas juger des hommes par leurs actions. » *(Confessions* I). Mieux encore, au livre VI, parlant de Mme de Warens : « Votre conduite fut réprehensible, mais votre cœur fut toujours pur. »

Ceci ne l'empêche d'ailleurs pas de demander parfois au lecteur de faire le chemin inverse ; à la même correspondante, qu'il adjurait de juger selon les sentiments, il demande instamment, quelques mois plus tard : « Si quelquefois mes expressions ont un tour équivoque, je tâche de vivre de manière que ma conduite en détermine le sens. » Voilà une dialectique bien complexe, des sentiments aux actes et des actes aux sentiments, prenant appui intermédiaire sur les écrits. Tant il est vrai que rien n'était simple chez Jean-Jacques. Au fond, il écrit pour justifier sa vie, et sa vie veut être une justification de ses écrits.

C'est cette assurance qu'il est dans le vrai parce qu'il est dans lui-même, qui lui permet de répondre à Diderot qui interroge : « Je sais bien que, quoi que vous fassiez, vous aurez pour vous le témoignage de votre conscience : mais ce témoignage suffit-il seul, et est-il permis de négliger jusqu'à certain point celui des autres hommes ? » Vous connaissez sa devise : *Vitam impendere vero,* consacrer sa vie à la vérité ; Rousseau aurait pu dire tout aussi bien : *Vitam impendere sibi* parce que la seule vérité dont l'homme dispose est au fond de lui-même, et que nulle révélation ne saurait la lui apporter. Voyez la cohérence de sa pensée, qui part dans les *Confessions* à la recherche du moi, du même mouvement dont elle part dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*

à la recherche de Dieu. Et c'est encore par le même saisissement de l'intuition que l'homme connaît l'être aimé ; je crois que rarement auteur a mieux montré cette fusion de deux moi en un seul ; Julie et Saint-Preux s'aiment parce que leurs cœurs sont clairs l'un à l'autre. Mais ce n'est pas dans la *Nouvelle Héloïse* que Rousseau a le mieux exprimé, j'entends le plus clairement, sa conception de l'amour, c'est dans un ouvrage étrange et peu connu qui date de 1762 : *Pygmalion.*

Rousseau se fonde sur le thème mythologique du sculpteur Pygmalion ; il a créé toutes sortes d'œuvres remarquables, et voilà qu'il cesse de travailler, il ne sculpte plus, il fuit le monde, parce qu'il est tombé amoureux d'une de ses œuvres particulièrement belle, une femme qu'il appelle Galatée. Il implore Aphrodite qui lui accorde cette faveur de donner la vie à la statue aimée, qui instantanément tombe à son tour amoureuse de Pygmalion. Et Rousseau ressuscite cet instant extraordinaire où la statue s'anime et se met à parler.

Ecoutez les premiers mots de Galatée, ses seuls mots ; elle descend de son piédestal, elle se touche et dit : « Moi », se touche encore : « C'est moi » ; elle fait quelques pas et touche un marbre : « Ce n'est plus moi » ; elle s'approche enfin de Pygmalion et dit avec un soupir de bonheur en posant une main sur lui : « Ah ! encore moi. » Beaucoup de vérités profondes dans ce mythe : identité de l'artiste et de l'œuvre d'art, réalité vivante de l'œuvre d'art, et aussi, et c'est ce qui nous intéresse ici, une conception de l'amour qui identifie deux êtres, deux moi.

Par parenthèse, ce n'est pas ce que je viens de souligner qui fit le succès de l'œuvre, lorsqu'elle fut représentée à Paris en 1775, à la Comédie-Française, mais la nouveauté de la forme : c'est une « scène lyrique » dont le style préfigure celui de l'*Egmont* de Beethoven. Grimm lui-même, dans sa *Correspondance littéraire,* note l'effet surprenant que l'œuvre eut sur les spectateurs. Nous sommes loin du temps où le jeune Jean-Jacques, se faisant appeler Vaussore de Villeneuve, compositeur parisien, donnait dans un salon de Lausanne un concert ridicule qui lui valait les rires des musiciens et les compliments ironiques des spectateurs...

Revenons à l'esprit dans lequel Rousseau écrit ses *Confessions* et voyons de plus près encore ce qu'il entend par la vérité. Ecoutez la fin du livre IV, où il affirme qu'il veut tout nous dire :

Je voudrais pouvoir en quelque sorte rendre mon ame transparente au yeux du lecteur, et pour cela je cherche à le lui montrer sous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puisse juger par lui-même des principes qui les produit.

Si je me chargeois du résultat et que je lui disse ; tel est mon caractère, il pourroit croire, sinon que je le trompe, au moins que je

me trompe. Mais en lui détaillant avec simplicité tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai senti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aisément de cette façon. C'est à lui d'assembler ces éléments et de déterminer l'être qu'ils composent ; le résultat doit être son ouvrage, et s'il se trompe alors toute l'erreur sera de son fait. Or il ne suffit pas pour cette fin que mes recits soient fidelles il faut aussi qu'il soient exacts. Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, et lui laisser le soin de choisir. C'est à quoi je me suis appliqué jusqu'ici de tout mon courage, et je ne me relâcherai pas dans la suite. (Confessions IV, p. 175, éd. Pl.)

Tout dire ! Cette prétention, ce rêve que Rousseau est un des premiers à formuler, nous en connaissons l'issue, l'échec : après les tentatives prométhéennes de Joyce et de Proust, nous savons que cela n'est pas possible. Mais l'auteur des *Confessions* témoigne par cet effort d'une surprenante modernité. La difficulté de l'entreprise ne lui a d'ailleurs pas échappé, puisqu'il nous avertit sans feinte qu'il lui « est arrivé d'employer quelque ornement sans importance » pour « remplir un vide occasionné par „ son " défaut de mémoire », et qu'il avait parfois dit les choses « comme il „ lui " semblait qu'elles avaient dû arriver ». Mais nous savons maintenant que c'est l'histoire de son âme qu'il nous a promise, et que, pour l'écrire, il n'a pas besoin d'autres mémoires : « il me suffit de rentrer au-dedans de moi. »

Retenons aussi de cette page qui ferme le livre IV ce procédé qui consiste à donner sa vie en vrac au lecteur pour le laisser ensuite libre de faire la synthèse ; le lecteur-juge, mis en présence des faits, tranchera dans le sens que lui dictera sa conscience, et si l'idée qu'il se fera ainsi de Jean-Jacques est fausse, l'erreur lui sera imputable à lui seul, l'auteur s'étant dégagé de toute responsabilité. Par avance, vous le voyez, Rousseau prévoyait l'échec de sa tentative, il savait bien que ses ennemis ne désarmeraient pas, et il rejetait par anticipation la faute sur eux. Et pourquoi pas, alors, le silence ? Eh bien, les autres l'en ont fait sortir de force, et du moment qu'il parle il devra tout dire :

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, et qui n'ont rien d'interessant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égarements de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie ; qu'il ne me perde

pas de vue un seul instant, de peur que, trouvant dans mon recit la moindre lacune, le moindre vide, et se demandant, qu'a-t-il fait durant tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assés de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence. (Confessions II, pp. 59-60)

Nous comprenons mieux maintenant son attitude et ses réflexions après les lectures publiques des *Confessions :*

J'achevai ainsi ma lecture et tout le monde se tut. Mad^e d'Egmont fut la seule qui me parut émue ; elle tressaillit visiblement ; mais elle se remit bien vîte, et garda le silence ainsi que toute la compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration. (Confessions, fin)

Il n'aura donc pas réussi à ouvrir une brèche dans cette barrière de silence, le voilà rejeté dans sa solitude, et une fois de plus il pourra pousser ce soupir qui est comme la respiration de sa vie : « Me voici donc seul sur la terre... »

C'est ici, et les manuels commencent tous par là, un des apports principaux de Rousseau à la pensée moderne : le goût de la solitude. Mais il serait faux de croire qu'il l'a cherchée ; peut-être au fond de lui-même a sommeillé de tout temps la vocation du solitaire, mais il a voulu tout d'abord être un homme célèbre, et son ambition l'a fait vivre longtemps au cœur même de la société qu'il devait plus tard haïr, de la société la plus sociable ; longtemps, il n'a rien négligé pour faire parler de lui, pour être un homme à la mode. Sa réforme de 1750, après le premier *Discours,* est bien incomplète ; sa retraite de 1756 à l'Ermitage, puis à Montlouis, est encore une dépendance de la société haïe. Rousseau ne sera véritablement « le solitaire » qu'en 1762, quand la société le chassera de son sein. Bref, tout se passe comme s'il avait fallu la persécution pour lui faire prendre conscience de sa véritable destinée. Car on n'en peut pas douter, sa place, de son vivant, est à l'écart des hommes : plus tard seulement, elle sera dans leur cœur.

Un critique a relevé la fréquence des mots *seul* ou *solitude* dans l'œuvre de Rousseau : quelques exemples trouvés sans peine :

« Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et à mes devoirs... » *(Confessions* X)

« Livré à moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger, servant une nation étrangère... » *(Confessions* VII)

« Seul, sans appui, sans défense, abandonné à la témérité des jugements publics... » *(Correspondance)*

« Etranger, sans parents, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, Jean-Jacques est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. » *(Dialogues* I)

Mais cet état où l'ont jeté ses ennemis lui donne la liberté, les autres l'ayant isolé au point qu'il n'attend plus rien d'eux : il dépend de lui seul. Dans cette solitude forcée, il trouve donc la liberté, mais aussi les délices de la solitude : « Ces ravissements, ces extases... étaient des jouissances que je devais à mes persécuteurs ; sans eux, je n'aurais jamais trouvé ni connu les trésors que je portais en moi-même. », avoue-t-il dans la *Huitième Promenade.*

La solitude lui apporte plus encore, nous dit-il dans la *Première Promenade,* elle lui ôte toute crainte, ses ennemis en le confinant l'ont délivré du souci de l'espérance. « Qu'ai-je encore à craindre, puisque tout est fait... Tout est fini pour moi sur la terre. » Et c'est maintenant seulement qu'il peut trouver le bonheur, dans l'abandon de la volonté de présence au monde pour la seule volonté de présence à soi-même :

Il ne me reste plus rien à craindre ni à espérer en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même. »

« Impassible comme Dieu même »... Ceux qui s'offusquent diront que c'est là une séquelle de sa crise stoïque, mais c'est aussi, mais c'est surtout une confirmation éclatante du préambule des *Confessions,* où il se met au plus bas pour pouvoir s'en élever d'autant plus orgueilleusement.

Retenons que dans ce tréfonds de lui-même, Rousseau trouve son innocence : innocence devant les accusations des autres, nous l'avons vu, mais aussi innocence de l'homme primitif ; la connaissance de soi est donc chez lui réminiscence, connaissance de l'homme primitif oublié. Cette rétroversion est peut-être son drame : son paradis n'est pas devant lui, il est derrière, et l'innocence, la pureté de l'humanité est dans son enfance ; le paradis n'est pas dans une patrie céleste, il est, et ceci, Rousseau est le premier à le dire, ce paradis est dans son enfance. Ici encore, il est un précurseur, pour les poètes comme pour les pédagogues, car c'est là la raison profonde qui le pousse à préserver le « vert paradis » de l'enfance, en le restituant par le souvenir, comme dans les *Confessions,* et en le sauvegardant par la pédagogie, comme dans l'*Emile.*

Toutes ces idées nouvelles, et particulièrement cette plongée dans les profondeurs de l'âme, exigent naturellement un style nouveau, et ce style, puisqu'il tend à la seule expression de la vérité, devra se soumettre aux idées, se plier comme une algue au flux des sentiments qui s'épanchent. Lisez ce texte, tiré d'une première version des *Confessions* publiée dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau :*

Si je veux faire un ouvrage écrit avec soin comme les autres, je ne me peindrai pas, je me farderai. C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non pas d'un livre. Je veux travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure ; il n'y faut point d'autre art que de suivre exacte-

ment les traits que je vois marqués. Je prends donc mon parti sur le style comme sur les choses. Je ne m'attacherai point à le rendre uniforme ; j'aurai toujours celui qui me viendra, j'en changerai selon mon humeur sans scrupule, je dirai chaque chose comme je la sens, comme je la vois, sans recherche, sans gêne, sans m'embarrasser de la bigarrure. En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent, je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai écrit ; mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire.

Seule cette liberté dans l'expression lui permettra d'atteindre le vrai. En voici un exemple qui nous montre Rousseau pliant ses mots aux inflexions du récitatif ; au début du livre VI des *Confessions,* avant de s'entretenir de la période heureuse des Charmettes, il suspend le temps comme dans une attente délicieuse du bonheur :

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux et si regrettés, ah recommencez pour moi vôtre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fites reellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple ; pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire et le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil et j'étois heureux ; je me promenois et j'étois heureux, je voyois maman et j'étois heureux, je la quittois et j'étois heureux, je parcourois les bois, les coteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois des fruits, j'aidois au ménage, et le bonheur me suivoit par tout ; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant. (Confessions VI, p. 225-226, Pl.)

Le style ici devient incantation. Nous songeons à d'autres passages célèbres, à la *Cinquième Promenade,* celle de l'île Saint-Pierre, à cette troisième *Lettre* à M. de Malesherbes où sont exprimés comme nulle part ailleurs dans notre littérature, le sentiment de la nature et le sentiment du divin. Fait à relever, les textes de Rousseau où se manifeste de la façon la plus réussie la complète adéquation du style et du sentiment sont tous une résurrection du passé ; nous ne nous en étonnons pas.

Cette diversité du style qui colle au moi, comment alors la concilier avec le style uniforme de la *Nouvelle Héloïse ?* En effet, les lettres qui composent ce roman, bien qu'elles soient écrites de plusieurs personnages, ont un style commun ; pas ou peu de différence entre les lettres de Julie et celles de Saint-Preux, de M. de Wolmar ou de Claire. Rousseau ne donne pas une explication esthétique mais une explication morale :

« J'observe que dans une société très intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères, et que les amis, confondant leur âme, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir et de dire. Cette Julie, telle qu'elle est, doit être une créature enchanteresse ; tout ce qui qui l'approche doit lui ressembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle.»

L'uniformité du style est donc ici le résultat de la transparence des âmes. Julie, être d'élite, baigne tous ceux qui l'approchent et qui l'aiment des émanations de son moi. De même dans les *Confessions,* le problème du style revient, nous l'avons vu, à l'expression du moi.

La langue de Rousseau est une langue immédiate, sa ponctuation en fait foi, si précise et si souple en même temps ; son style émotif nous revient en écho dans la prose d'un Gérard de Nerval, par exemple. Mais cette soumission de l'auteur à ses impulsions, cette volonté de laisser l'initiative aux mots, cela nous conduit bien plus loin encore, au surréalisme. « On voit apparaître ici une nouvelle conception du langage » (Jean Starobinski). Et véritablement, là est la source de la littérature moderne : la foi dans le langage comme expression immédiate du moi. Rimbaud n'est pas loin...

J'ai essayé de dégager quelques-unes des composantes de l'œuvre autobiographique de Jean-Jacques Rousseau. Il reste un point cependant qu'on ne saurait passer sous silence. Quelques brèves citations d'abord :

Extrait de la note manuscrite placée en première page du manuscrit de Genève : « ...fussiez-vous vous-même un de ces ennemis implacables... » Une note du même genre à la fin du livre VI : « ...il me paraît difficile qu'il (ce cahier) échappe à la vigilance de mes ennemis ». Au début du livre VII, il dit les difficiles conditions dans lesquelles il doit écrire cette deuxième partie de ses *Confessions :*

Aujourdui ma mémoire et ma tête affoiblies me rendent presque incapable de tout travail ; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse. Il ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristans et déchirans. Je voudrois pour tout au monde ensevelir dans la nuit des tems ce que j'ai à dire, et forcé de parler malgré moi, je suis reduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né ; les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent

ont des oreilles, environné d'espions et de surveillans malveillans et vigilans, inquiet et distrait je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le tems de relire, encore moins de corriger. Je sais que malgré les barriéres immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer ? Je le tente avec peu d'espoir de succès. (Confessions VII, p. 279)

Ici commence l'œuvre de tenebres dans lequel depuis huit ans je me trouve enseveli, sans que de quelque façon que je m'y sois pu prendre il m'ait été possible d'en percer l'effrayante obscurité. Dans l'abyme de maux où je suis submergé, je sens les atteintes des coups qui me sont portés, j'en apperçois l'instrument immédiat, mais je ne puis voir ni la main qui le dirige, ni les moyens qu'elle met en œuvre. L'opprobre et les malheurs tombent sur moi comme d'eux-mêmes et sans qu'il y paroisse. Quand mon cœur déchiré laisse échaper des gemissemens, j'ai l'air d'un homme qui se plaint sans sujet, et les auteurs de ma ruine ont trouvé l'art inconcevable de rendre le public complice de leur complot sans qu'il s'en doute lui-même et sans qu'il en apperçoive l'effet. (Confessions XII, p. 589)

Dialogue I : « Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on sait toujours d'avance, les planchers, les serrures, tout est disposé autour de lui pour la fin qu'on se propose, et l'on n'oublie pas de l'envoisiner convenablement ; c'est-à-dire de mouches venimeuses, de fourbes adroits et de filles accortes à qui l'on fait bien leur leçon. » Je vous passe la suite où Rousseau nous dit qu'*on* a installé vis-à-vis de sa porte, à la rue Plâtrière, un marchand de tableaux qui a pour seule charge d'épier ses allées et venues ; que chacun est prévenu contre lui, jusqu'aux barbiers et aux montreurs d'ours et aux mendiants qui refusent ses aumônes...

Dialogue I : « Ils l'ont enterré vif parmi les vivants. »

Dialogue I : « (Ils l'ont enlacé) de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt, qu'ils ne le sachent et ne le veuillent. »

Enfin : « La ligue est universelle, sans exception, sans retour. »
(Huitième Promenade)

On trouve semblables réflexions à chaque pas chez Rousseau, plus encore si l'on consulte sa correspondance.

Une première constatation s'impose à la lecture de ses écrits autobiographiques : c'était ce que l'on nomme un cyclothymique, c'est-à-dire qu'il passait par ce que nous appelons des sautes d'humeur, mais des sautes rapprochées, et qui le faisaient aller de l'effusion de bonheur à l'abîme du désespoir. On trouve très fréquemment dans les *Confessions* des expressions comme celles-ci : « engouements, extravagances, folies,

délires, ardeurs brèves suivies d'anéantissements », ce qui permet à l'éminent critique genevois Marcel Raymond de parler de « psychisme à renversement ». Dire que Jean-Jacques est un instable, c'est vraiment trop faible. En réalité, il ne reste jamais le même, à tout moment il devient un autre. Lui-même a comparé ses états intérieurs à ceux de la nature, changeant selon les saisons et les climats. Saint-Preux, dans la *Nouvelle Héloïse,* se dit aussi « content ou triste au gré des vents ». Sur la fin de sa vie, ce rythme cyclothymique s'accélérera de façon tragique, le mouvement pendulaire deviendra frénétique : « Dès lors mon âme en branle n'a plus fait que passer par la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. »

« A quel moment l'extrême singularité devient-elle anomalie ? », demande Jean Starobinski. Lui-même, médecin, psychologue, psychiatre et professeur de lettres, se garde d'émettre un jugement ferme sur le « cas Rousseau », mais il donne son diagnostic, qui ne fait que confirmer d'ailleurs celui des meilleurs esprits : Rousseau souffre d'une forme de paranoïa, délire d'interprétation, folie de la persécution. Ce qui ne veut pas dire que l'auteur de l'*Emile* n'ait pas été réellement persécuté, nous ne le savons, hélas ! que trop. Mais la haine que lui vouèrent presque tous les groupements philosophiques du temps, Encyclopédistes, chrétiens, catholiques et protestants, monarchistes, cette haine, dans certains cas cette opposition seulement, ont cristallisé ses tendances profondes, contribuant ainsi à faire de lui cet exilé de toutes les sociétés, ce proscrit de toutes les patries, ce solitaire amer et enthousiaste, cet ennemi de la société et cet ami de l'homme.

Nous n'avons pas eu d'autre ambition dans ces quelques pages que de répondre à la seule espérance qui reste à Jean-Jacques Rousseau, le dernier jour de l'année 1764, lorsqu'il écrit à son ami Du Peyrou : « Oh ! quand un jour le voile sera tiré, que la postérité m'aimera ! »

J.-M. Mœckli.

Ouvrages de référence :

Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, édition publiée sous la direction de B. Gagnebin et M. Raymond, tomes I et II parus.

Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la Transparence et l'Obstacle*, Plon 1957.